CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES N° 303.

SUR L'INFLUENCE

DE LA MENSTRUATION

ET

DE SES ANOMALIES;



THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 22 août 1834, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR ANSELME CHAMAILLARD, de la Châtre ;

Bachelier ès-lettres de l'Académie de Paris; ancien élève des hôpitaux de la même ville.

Propter uterum mulier est id quod est.
VANHELMONT.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1834.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

ORFILA, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD, Président.
Chimie médicale	ORFILA, Suppléant.
Physique médicale	PELLETAN, Examinateur.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, Examinateur. GERDY.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, Examinateur.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. BOUILLAUD. CHOMEL. ROSTAN.
Clinique chirurgicale	JULES CLOQUET. DUPUYTREN. ROUX.
Clinique d'accouchemens	DUBOIS (Paul).

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

Messieurs

Bayle
Bérard (Auguste).
Blandin.
Boyer (Philippe).
Briquet, Suppléant.
Brongniart.
Broussais (Casimir).
Cottereau.
Dalmas.
Dubled.
Guérard.

Messieurs

Hatin.
Hourmann, Examinateur.
Jobert, Examinateur.
Laugier.
Lesueur.
Martin Solon.
Piorry.
Requin.
Royer-Collard.
Sanson (aîné).
Sanson (Alphonse).
Trousseau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MON PÈRE,

A MA MÈRE,

A MON FRÈRE ATHANASE,

MES MEILLEURS AMIS.

A MADAME VEUVE DUPLESSIS-MONDIÈRE,

MON EXCELLENTE PARENTE.

A. CHAMAILLARD.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR L'INFLUENCE

DE LA MENSTRUATION

ET

DE SES ANOMALIES.

De toutes les fonctions naturelles, la menstruation est celle dont le dérangement est le plus commun et l'influence plus grande sur la santé des femmes ; véritable thermomètre, auquel on peut reconnaître le degré de bien ou de mal-être du sexe : qu'elle soit cause ou effet, à sa suspension comme à ses perversions si variées, on reconnaîtra toujours une maladie menaçante ou accomplie. Il est rare, en effet, qu'une anomalie quelconque de cette fonction importante n'entraîne pas avec elle, même au milieu d'une santé florissante, une indisposition en rapport avec son intensité; et s'il est vrai que des maladies

graves ont pu parcourir leurs périodes sans changement dans la menstruation, il est bien plus ordinaire de la voir, quand elle-même n'est pas cause, consécutivement altérée, ajouter son influence morbide à l'influence morbide déjà existante.

Ainsi, malade ou bien portante, sous tous les climats, dans toutes les positions sociales, quelle que soit sa constitution physique et morale, la femme est incessamment sous la dépendance de cette loi périodique, loi puissante et forte, puisqu'elle n'assujétit pas seulement l'être matériel et n'a pas la douleur pour seul attribut, mais encore qu'elle domine le moral, le trouble, l'altère, et peut donner lieu aux goûts les plus dépravés, aux aliénations d'esprit les plus bizarres.

Comment en serait-il autrement, quand l'utérus, organe de la fonction qui nous occupe, lié par de si étroites sympathies avec tout le reste de l'économie, est en quelque sorte le foyer de toute sensation chez la femme; quand tout retentit là, aboutit là comme dans un centre, tellement qu'on a pu croire que l'organe gestateur constituait essentiellement la véritable nature de la femme et seul faisait qu'elle était femme? « *Propter solum uterum mulier est id quod est.* » Aussi voit-on à la puberté et dans le courant de la vie, c'est-à-dire quand la femme commence et se développe, cet important viscère exercer sur l'organisation sa puissante influence et imprimer à la femme tout entière la physionomie particulière qui la distingue. La fille impubère, par ses affections, par ses manières, par ses goûts, par sa constitution même, est-elle plus ou moins qu'un garçon? La femme, à laquelle le temps, qui use tout, a ôté l'utérus en le rendant inerte, est-elle plus ou moins qu'un vieillard de l'autre sexe? Qui reconnaîtrait, en effet, à ces formes raides et maigres, à cette peau rude et brune, désormais couverte de poils, à cette manière de sentir plus masculine et plus sévère, la femme belle et affective qui naguère embellissait le monde? Dans cet enfant joueur et pétulant, sans timidité, sans rougeur, qui pourrait retrouver la jeune fille

craintive, fuyant le regard des hommes, en proie à toute une vie de sensations pleines de charme?

Si l'utérus domine tout chez la femme adulte, *si propter uterum est condita*, comme on l'a dit, quelle influence énorme n'aura pas la régularité ou l'irrégularité de la menstruation, la fonction de toutes dont l'action est la plus énergique, et qui, par le fluide qu'elle met en jeu, peut, indépendamment de la sympathie utérine, avoir le plus de liaison avec l'économie tout entière! Le sang, en effet, se porte partout, circule partout, pénètre dans les plus petits intervalles; et que celui des règles, véritable détritus des humeurs viciées du corps humain, soit, comme le croyaient les anciens, intimement altéré dans sa composition, qu'il soit le ferment des alchimistes, ou du pur et véritable sang artériel, comme le pensent les modernes, son arrêt complet ou partiel dans la cavité de la matrice ou dans les vaisseaux de cet organe, par suite sa résorption et son retour dans la circulation générale, ne peuvent-ils rien sur la production de mille altérations qu'on observe? Et si ce sang va agir contre des viscères déjà congestés et disposés, n'importe à quel état morbide; si, par suite d'une cause quelconque, leur degré de sensibilité normale est déjà dépassé, quel si grand excitement leur faudra-t-il qu'il ne puisse leur donner pour entrer en action, et d'un état quasi physiologique tomber dans l'état de maladie? Maintenant si l'on considère l'exquise sensibilité de l'utérus et les sympathies que cette sensibilité réveille partout, qui ne saisira l'espèce d'agacement que doit produire sur lui la menstruation même normale, et à plus forte raison tous les genres de lésion qui devront en dépendre si cette fonction vient à être troublée? D'ailleurs l'utérus lui-même pourrait-il impunément être soustrait à ce molimen périodique? Cette excitation n'est-elle pas, sous peine de maladie, nécessaire à son existence, à son entretien, à son mode de sensibilité? Car, qui croira, avec le docte *Roussel*, que la menstruation chez la femme n'est qu'une œuvre de la civilisation, que l'abus a fait naître et que l'habitude entretient?

La menstruation est une fonction tout aussi naturelle que les au-

tres, tout aussi nécessaire, tout aussi utile; elle doit s'accomplir au même titre et sous les mêmes peines, et si la civilisation semble entrer pour quelque chose dans son action, c'est que la civilisation, qui a tout perfectionné jusqu'à la sensibilité, en rendant nos sens plus délicats et plus exercés, les a plus rapprochés par cela même de l'extrême, et a raccourci encore l'intervalle si minime qui sépare le plaisir de la douleur.

Mais ce n'est pas là la seule cause des perturbations menstruelles: placées comme elles le sont sous l'empire d'influences si variées, chaque femme doit avoir autour d'elle et en elle le secret de toutes les causes productrices de la perversion de ses menstrues, la sensibilité particulière, l'éducation si diverse, la société dans laquelle elle vit, le travail auquel elle se livre, tout ce que l'hygiène nous apprend des agens extérieurs, et toutes les petites circonstances individuelles, incalculables qui tourmentent la vie d'une femme, doivent être autant de causes cachées ou patentes, propres à chacune et par conséquent innombrables. Cependant on peut, je pense, rapporter ces causes à deux chefs principaux, celles qui agissent plus particulièrement sur le système nerveux, qui préside à l'intellect et qu'on appelle morales, et celles dont l'action, s'adressant principalement et matériellement à nos organes, peuvent être nommées physiques.

C'est dans les premières qu'on trouvera surtout le plus grand nombre de causes de troubles; la concentration de la sensibilité sur l'utérus et la correspondance des nombreux plexus que forme le système nerveux utérin avec les parties abdominales des grands sympathiques, comme l'a démontré *Tiedmann*, expliquent suffisamment ce fait : aussi, sur les trois quarts des causes qui paraissent avoir augmenté, diminué ou supprimé les règles, est-ce toujours une impression morale qu'on accuse; tour à tour c'est la crainte, la joie, la terreur, l'amour. Les petits chagrins domestiques, les tracasseries du ménage qui touchent de si près les femmes, l'amour-propre blessé, une affection contrariée, un plaisir perdu, et toutes les passions qui les agitent, les plus légères comme les plus ardentes, ont presque

toujours là un retentissement funeste. C'est qu'à cette époque l'irritabilité nerveuse, déjà si commune chez elle, paraît au plus haut degré : ses sens sont plus délicats et plus impressionnables, son intelligence plus rapide, son esprit plus pénétrant, sa susceptibilité surtout plus grande. Il semble que l'excitation vitale que produit le sang sur la matrice se promène en même temps partout et cause partout plus d'activité. Aussi, combien faut-il peu sur cette économie si vive pour dépasser la borne physiologique et produire une exacerbation maladive! Une contrariété qui, hors ce temps, eût à peine effleuré la sensibilité d'une femme, devient alors un sujet de tristesse et la source du chagrin le plus violent ; et quand ces affections viennent à agir sur un de ces sujets élevés dans l'indolence et la mollesse des grandes villes, dont l'éducation toute intellectuelle a démesurément étendu le domaine des sensations aux dépens de la fibre musculaire, qui ne sait à quel degré d'égarement l'esprit peut alors atteindre? On en voit tour à tour rire et pleurer, rougir sans raison, avoir des répugnances sans causes; quelques-unes ont des désirs érotiques insurmontables, d'autres, de véritables hallucinations; on en voit frappées d'aliénation mentale pendant toute la période menstruelle, et quelques-unes, comme les deux filles du célèbre Grétry, mourir victimes d'une sensibilité extrême, acquise par la culture des arts; de sorte qu'on peut dire que si toutes les femmes n'atteignent pas ce degré d'excitation qui va jusqu'à la folie et à la mort, le plus grand nombre, à cette époque, sont excessives, jugent exagérément de leurs impressions, et grossissent, dans la proportion de leur sensibilité individuelle, le bien, le mal, le plaisir, la douleur.

Les causes physiques sont moins nombreuses, car nos organes, soumis aux impressions matérielles extérieures, se présentant toujours de la même manière, ne sont guère toujours frappés que de la même manière, tandis que la mobilité du système nerveux, qui préside à l'intelligence, multiplie ces impressions et les présente sous les points de vue les plus variés. Toutefois les plus fréquentes et celles auxquelles on attribue plus volontiers les dérangemens de la menstrua-

tion sont le froid, le chaud, l'humide, les plantes odoriférantes, particulièrement, au dire de *Haller*, une espèce de menthe qu'on nomme pouliot; et enfin, tous les moyens dérivatifs capables d'attirer ailleurs que vers l'utérus le sang qui doit couler à cette époque, ou ceux qui, l'attirant avec trop d'abondance vers cet organe, exagèrent sa quantité et la rendent morbide; tels sont les bains de pieds, les sangsues, le coït, dont l'abus donne aux filles publiques une menstruation si démesurée.

Quelle que soit la source d'où viennent les dérangemens des règles, que ce soit l'ébranlement spasmodique, effet d'une imagination exaltée, ou la seule imprudence qui les ait produits, trois états pathologiques peuvent en être le résultat: ainsi, la quantité du flux sanguin sera tellement augmentée que son écoulement sera devenu hémorrhagique; au contraire, il aura pu diminuer, venir douloureusement et ne point procurer à la femme le soulagement qu'elle en attendait; enfin, il peut manquer complètement, soit qu'il n'ait jamais paru, comme chez la fille pubère, soit qu'après avoir paru, il se supprime peu à peu ou tout à coup : c'est à ces trois manières d'être que les auteurs ont donné les noms de *ménorrhagie*, *dysménorrhée*, *aménorrhée*. Quoique la plupart des causes dont nous avons parlé puissent donner lieu à ces trois états, quelques-uns paraissant agir plus spécialement sur chacun d'eux, nous devons les énumérer succinctement.

On a dit que l'hémorrhagie utérine menstruelle pouvait dépendre de l'irritation où d'un état anémique de l'organe gestateur, être active ou passive enfin; d'autres ont ajouté un état de spasme dont ils n'expliquent pas le mécanisme et qui pourrait, comme les deux précédens, donner lieu à l'hémorrhagie. Un homme célèbre n'admet que la première de ces trois causes et rejette impitoyablement les deux autres. Il n'entre pas dans mon sujet de discuter les raisons pour ou contre dont ces auteurs étayent leur opinion; je dirai seulement que l'excessive prédominance du tempérament sanguin, une constitution vigoureuse et irritable, la jeunesse, l'abus des liqueurs spiritueuses

et toutes les causes qui produisent un surcroît d'activité en accélérant la circulation générale, etc.; celles qui amènent une pléthore locale de l'utérus sont les plus généralement reconnues par tout le monde. Pour ceux qui admettent la ménorrhagie passive, l'état de faiblesse et de relâchement, si communs après de longues maladies, l'abus des plaisirs, les chagrins profonds, l'ennui, la jalousie en sont les plus efficaces.

L'aménorrhée peut-elle être sthénique ou asthénique? est-ce parce que le sang ne se porte pas vers l'utérus ou qu'il s'y porte en excès que cette affection prend naissance? La question, pour l'aménorrhée asthénique, ne me paraît pas difficile à résoudre; la raison dirait oui, quand même la faiblesse et l'anémie générale des chlorotiques ne viendrait pas nous montrer, dans l'état de pauvreté de leur sang, la cause imminente de la rétention de leurs règles; mais relativement à celle qui prendrait son origine dans la turgescence sanguine de l'utérus, il est moins facile de comprendre que l'irritation à laquelle donne lieu la menstruation, puisse être assez vive pour devenir, par l'excès de sa force même, le seul empêchement à l'écoulement périodique, si, du reste, il n'y a nulle part ailleurs une force dérivative quelconque. Toutes les filles ou femmes aménorrhéiques que j'ai vues avaient, dans l'inflammation d'un viscère autre que l'utérus, dans celle de l'utérus lui-même, ou dans le degré d'excitation de leur système nerveux, une cause de dérivation assez puissante pour ne point aller chercher ailleurs la source de leurs maux.

Quoi qu'il en soit, on peut diviser, avec M. *Gardien*, l'aménorrhée en celle qui arrive à l'époque de la première menstruation et qu'il appelle plus spécialement *rétention*, et celle qui se montre après que les règles se sont établies et qu'il nomme *suspension*. Les causes qui semblent produire ces deux états sont peu différentes.

Dans le premier cas, c'est une constitution éminemment nerveuse, l'excitation précoce où se trouve le moral chez la jeune fille et toutes les causes qui peuvent remuer profondément son système nerveux, ou bien une débilité générale, naturelle ou acquise; enfin un vice de conformation tel, qu'un obstacle matériel s'oppose à la sortie des

règles et les tient emprisonnées dans l'organe lui-même. Dans le second cas, les causes morales dominent : la colère, la jalousie, la frayeur. La continence chez les femmes ardentes et affamées de besoins vénériens paraît l'avoir plus d'une fois produite ; les commotions qui résultent d'une décharge de poudre, celles que donne le tonnerre, sont dans le même cas. Soixante-deux femmes, au rapport de *Baudelocque*, furent frappées soit de perte, soit de suppression lors de l'explosion de la poudrière de la plaine de Grenelle, et M. *Husson*, médecin à l'Hôtel-Dieu, a recueilli l'exemple frappant d'une femme à plusieurs reprises atteinte de suppression sous l'influence de coups de tonnerre répétés. Le froid, l'humidité, l'immersion des pieds dans l'eau froide, l'ingestion de boissons glacées, comme l'avait remarqué *Galien* sur les dames de Rome, les indigestions, sont autant de causes physiques de la suppression menstruelle.

Quelles causes assigner à la dysménorrhée qui soient différentes de celles dont nous venons d'esquisser le tableau ? S'il est vrai, comme le pense M. *Gardien*, que cette affection ne soit qu'une variété de la suppression, toutes les influences qui agissent sur celles-ci agiront sur elle ; ce seront toujours des commotions morales perturbant plus ou moins le système nerveux, contractant, resserrant les fibres de la matrice, oblitérant ainsi les voies d'où coule le sang, le refoulant ailleurs où l'appelle une activité inopportune ; ce seront toujours des agens physiques froids, chauds, irritans, humides, attaquant l'utérus par l'impression qu'ils font sur la peau, et la surprise qu'ils occasionent, ou bien attirant ailleurs le fluide qui lui était destiné.

Maintenant examinons les affections principales auxquelles la menstruation et ses anomalies peuvent donner naissance.

Comme si c'était dans les destinées de l'homme de payer toujours par quelques maux les douceurs de l'existence, la jeune fille n'entre dans la vie sociale et ne devient quelque chose par elle-même qu'au milieu des orages ; naguère exempte des sensations multipliées qui maintenant l'assiégent et la troublent, elle vivait avec indifférence,

passait ses jours sans joie bien vive, mais aussi sans tumulte; une vie nouvelle s'est ouverte devant elle, tout à changé, ses goûts, ses penchans, sa manière d'être; adieu tous les jeux de son enfance si doux, si paisibles, les petites joies sans remords, les plaisirs sans arrière-pensées; la solitude a pour elle plus de charmes, elle y va par des larmes soulager son cœur oppressé. D'où vient que la vue d'un homme l'agite et la fait rougir? C'est que son esprit a pris de l'extension, qu'il est devenu pénétrant, et devine ce qu'autrefois il n'aurait pu comprendre, c'est qu'enfin de nouveaux besoins sont venus, que l'enfant a fini et que la femme commence.

Au milieu de tant d'impressions nouvelles, senties avec la violence d'une imagination toute neuve, une sensation de chaleur jusqu'alors inconnue se fait sentir vers les parties génitales, en même temps la voix devient rauque, les mamelles se gonflent et durcissent, une inquiétude particulière tourmente les membres; les reins, les lombes, les pubis deviennent douloureux; bientôt des tranchées utérines vives, des coliques aiguës se déclarent, un suintement séreux aux parties génitales paraît, le flux sanguin lui-même ne tarde pas à le suivre, et ramène avec lui plus de calme et de tranquillité.

Si toutes les femmes étaient douées du même degré de sensibilité et se trouvaient soumises à des influences pareilles, les phénomènes de la première menstruation seraient toujours à peu près semblables; mais nous avons dit quelle variété incalculable de circonstances venait traverser la vie de chacune et différencier ce grand acte. Chez quelques-unes, et c'est le plus petit nombre, le flux paraît sans phénomènes précurseurs, et le matin la jeune fille se trouve baignée de sang; chez d'autres, la révolution morale et physique a plus de peine à s'établir; le malaise est plus général et plus intense; des maux de tête, des migraines, des bouffées de chaleur surviennent, le sommeil est agité par des rêvasseries fatigantes, la tête tourne, et le cœur palpite violemment. A tous ces désordres viennent s'en ajouter d'autres; la perte de l'appétit ou des appétits insolites, des rougeurs, des efflorescences cutanées dont se couvre la face entière, des tubercules

phlegmoneux qui adoptent de préférence le pourtour du nez et des lèvres; enfin, la fièvre, que décèle la chaleur brûlante de la peau, et, selon *Bordeu*, un pouls dur, inégal et rebondissant.

Heureuse encore la jeune fille dont la bonne éducation et le tempérament ont pu conserver dans les rapports d'action des divers organes l'harmonie nécessaire à l'accomplissement de l'œuvre menstruelle; elle en sera quitte pour quelques douleurs et un malaise plus ou moins prolongé; mais si l'influence de causes excessives l'emporte, si des passions violentes ou des actes matériels inoportuns viennent troubler le calme si utile à cette époque, quelle série de maux ne pourra-t-il pas en résulter?...

Haller, dans sa Physiologie, cite un grand nombre d'excmles de filles qui, n'ayant pas eu leurs règles à l'époque qu'elles ont coutume de venir, par un singulier écart de la nature, les voyaient se faire jour au milieu de parties tout à fait étrangères à cette fonction : les yeux, les oreilles, les narines, les gencives, les poumons, l'estomac, les vaisseaux hémorroïdaux, l'ombilic, la vessie, les mamelles ont pu devenir, chaque mois, au rapport du célèbre physiologiste, le siége de l'évacuation menstruelle. Il parle encore de femmes qui ont eu, au lieu de règles, une sorte d'exsudation sanguine par les pores de la peau, soit de toute la surface du corps, soit seulement de celle des doigts ou des mains. Mais quoi de plus curieux que le fait arrivé, en l'an X, à l'hospice de le Salpêtrière, et que j'ai entendu rapporter souvent par le professeur *Rostan*, témoin oculaire : le flux menstruel fut fourni successivement par de petites plaies qu'avaient laissées aux jambes de larges vésicules qui s'étaient crevées, par des pustules survenues au bras gauche et abcédées; il parut à travers la crevasse d'un panaris dont le pouce de la main gauche fut affecté : deux ouvertures, l'une à l'angle nasal, l'autre sur le milieu de la paupière supérieure, déterminées par un érysipèle à la face et l'inflammation de l'œil gauche, lui donnèrent issue à la fois; une autre fois ce fut l'ombilic, devenu douloureux par suite d'un érysipèle; la malléole interne du pied gauche, légèrement excoriée, eut son tour; enfin

une douleur vive se déclara à l'oreille gauche, et l'écoulement se fit bientôt par cette voie nouvelle.

Le flux menstruel peut donc être dévié et causer ainsi une affection toujours importune et le plus souvent dangereuse lorsqu'il a choisi un organe important à la vie. Est-ce sans inconvénient, en effet, que le poumon peut devenir le siége de cette hémoptysie mensuelle? Quel trouble ne doit pas résulter pour la nutrition de l'évacuation qui a lieu par l'estomac? Enfin cette pluie sanguine, qui exsude de toute la surface du corps, ne pervertit-elle pas, au moins momentanément, les fonctions si importantes de la peau? Je ne parle pas de la détérioration que doit subir l'utérus de ce manque de son excitement naturel : ce doit être comme l'estomac qui perd sa faculté digestive.

Dans tous ces cas, ce n'est qu'un écart plus ou moins funeste du sang qui devait se porter à l'utérus et fournir les règles; mais par quelle singulière métamorphose se fait-il que, dans d'autres cas aussi fréquens, cet écoulement périodique se change en un écoulement, périodique comme lui, d'une nature toute différente, suppléant bien positivement le flux menstruel, puisque le soulagement qu'on devait en attendre est produit? C'est ainsi que se trouvait cette femme de quarante-cinq ans dont *Baudelocque* rapporte l'histoire, qui, n'ayant jamais été réglée, avait depuis quinze ans, chaque mois, et à peu près aux mêmes époques, un dévoiement qui durait trois jours. C'est ainsi qu'étaient ces leucorrhées mensuelles revenant périodiquement chez des femmes qui n'avaient pas leurs mois. On a cité, dans les mêmes circonstances, l'exemple de vésicatoires et d'ulcères qui se couvraient de pus à l'époque critique, et semblaient, par cette suppuration extraordinaire, venir au secours de la fonction en défaut. Dans ces différens cas, le sang, attiré là par une excitation locale déjà existante, selon le vieil adage médical, *ubi stimulus ibi fluxus*, a-t-il le temps de changer de nature et de se transformer en pus ou dans la matière du dévoiement, ou bien l'augmentation de la sécrétion sur les ulcères et dans le tube intestinal est-elle l'effet de l'ex-

citation générale qui se passerait dans l'économie tout entière à cette époque? Il me semble que les deux choses peuvent avoir également lieu : ce qui est vrai, toutefois, c'est que ces écoulemens insolites produisent un bien-être comme celui du flux menstruel, et que leur suppression inconsidérée occasionerait à peu près les mêmes désordres que ceux du flux périodique qu'ils remplacent. Quelques auteurs pensent qu'on doit ranger dans cette catégorie les éruptions cutanées que l'on voit survenir lorsque la menstruation éprouve des retards ou vient à se supprimer : leur caractère semble évidemment critique, et l'expérience prouve qu'il ne serait pas toujours sans danger de les combattre par les répercussifs, sans faire attention à la cause dont ils dépendent.

Enfin la rétention peut être complète et les règles n'être ni déviées ni suppléées. Ici une nouvelle scène de désordres commence; le système nerveux y joue le principal rôle. Malheur à la constitution trop sensible! la lésion d'une fonction qui appartient à l'organe de tous le plus nerveux et le plus sympathique va retentir partout : des céphalées horribles, des palpitations insupportables, ouvriront la marche; des vomissemens incurables, l'anorexie, les détériorations du goût les plus bizarres pourront avoir lieu. C'est dans ces maladies que la nature semble s'être plue aux contre-sens les plus singuliers, aux anomalies les plus ridicules. Des filles préfèrent le charbon, la cendre, le chaulage qu'elles arrachent des murs, aux nourritures saines qu'on leur présente. Certaines ont des perversions de la sensibilité remarquables. Les sons, les couleurs, ne sont plus pour elles ce qu'ils sont pour tous; l'une entend ce que personne n'entend, n'entend pas ce qui frappe tout le monde; une autre voit des images incroyables passer devant sa vue, ou ne verra que la moitié des choses; beaucoup ont des convulsions, des syncopes fréquentes, d'atroces douleurs utérines, ou finissent par se laisser aller à une affreuse mélancolie; plusieurs deviennent cataleptiques, somnambules, sont tourmentées par d'extravagans cauchemars; un certain nombre tombe misérablement dans tous les dégoûtans désordres de l'é-

rotisme et de la nymphomanie, et, invinciblement portées aux jouissances de l'amour, provoquent seules avec impudence et sans honte des plaisirs qu'elles ne doivent accorder qu'à la prière la plus ardente.

Celles dont le tempérament sanguin et vigoureux péche par la force et un excès de vie, ont aussi leur genre de souffrances à subir ; les phlegmasies aiguës sont plus fréquentes chez elles. Tout organe plus faible ou déjà congesté devient le point où afflue l'excès de forces vitales, et si l'art ne vient pas à son secours, ou si sa force réagissante n'est pas assez considérable, il pourra succomber étouffé. Aussi est-ce à cette époque qu'on voit ces encéphalites aiguës, ces phrénésies, comme les appelaient les anciens, développer leurs effrayans symptômes. L'inflammation des plèvres et des poumons, celle du foie et du péritoine, ne sont pas moins communes. On a vu au même temps la dysenterie exercer ses ravages, enfin toute la série des phlegmasies cutanées si nombreuses, si variées, venir en quelque sorte venger sur les tégumens extérieurs la fonction utérine contrariée.

Mais si le sujet, au lieu d'être fortement constitué, appartient à la classe de ces êtres faibles et débiles, sans hématose et sans réaction, à ce nombre considérable de femmes, si délicates et si menues, qu'on dirait qu'elles ont à peine un souffle de vie, la menstruation deviendra le coup de fouet de toutes les affections qu'engendrent l'état anémique et la prédominance des fluides blancs : l'hydrothorax, l'ascite, l'anasarque, le scorbut; une fièvre produite par l'irritation, dès le premier instant chronique du système nerveux utérin, pourra miner peu à peu cette santé si faible, et amener le marasme et la mort; enfin la chlorose, si commune partout, qu'on peut la dire la maladie des jeunes filles. Les auteurs anciens, *Varrandæus*, *Mercatus*, *Primerose*, *Roderic à Castro*, voyant que les pâles couleurs étaient presque toujours précédées ou accompagnées de la rétention des règles, en ont inféré que cette rétention en était la cause immédiate. Leur opinion, long-temps dominante, n'est pourtant pas partagée par tous

les auteurs; *Hoffmann* commença le premier à la combattre, et beau coup de modernes pensent avec lui que la chlorose et la rétention sont l'une et l'autre les suites d'un état d'adynamie des organes digestifs : ils prétendent que si la rétention précède si souvent cette affection, c'est que pour la produire il faut un état d'atonie plus considérable pour l'une que pour l'autre, et il faut avouer que cette manière de voir serait parfaitement exacte, si *Cabanis* a vu, comme il le dit, de jeunes garçons formellement atteints de chlorose.

Lorsque les orages de la première menstruation sont passés et la fonction bien établie, il semblerait que cette fluxion naturelle, comme toutes les excrétions du corps humain, dût se faire sans peine et sans douleur; il n'en est pas ainsi : si quelques femmes ne sont pas fatiguées au temps de leurs règles, le plus grand nombre éprouvent toujours quelques indispositions. Le plus souvent c'est de la pesanteur au fondement, des tiraillemens aux lombes, un sentiment de brisement général, de la chaleur et de la tension aux parties de la génération; en même temps le teint pâlit, les yeux s'entourent d'un cercle livide, l'haleine devient fétide, la tête et les seins douloureux; et si l'apparition du sang ne vient pas bientôt mettre un terme à tous ces phénomènes, la fièvre s'allume, le pouls devient plein et dur, des nausées et des vomissemens peuvent survenir, et l'indisposition se prolonger. C'est alors que sous l'influence du tempérament et des causes si diverses dont nous avons parlé, trois états peuvent se présenter. Ces trois états, nous avons dit leurs causes productrices, il nous reste à dire un mot de leur symptômes principaux.

La considération de la quantité du sang que perd une femme sera toujours un mauvais moyen de juger si elle est encore dans l'état normal, ou si l'état pathologique commence. La faiblesse et la langueur de la malade pourront seules en donner la mesure : aussi la pâleur, le froid aux extrémités, les syncopes et les convulsions, si la perte est extrême, sont-ils les signes les plus positifs de la ménorrhagie. Les désordres qui la suivent sont nombreux; ils dépendent tous de la débilité générale à laquelle elle donne lieu. On a remarqué que

les femmes qui y étaient sujettes avaient rarement d'heureuses couches, et qu'elles avortaient fréquemment. Les flueurs blanches en sont la suite la plus ordinaire.

Quant à la suppression des règles, elle peut être subite ou arriver peu à peu; les accidens de l'un, quoique plus graves que ceux de l'autre, sont cependant moins rebelles aux moyens de guérison; tous deux ont des conséquences différentes, selon la femme sur laquelle ils agissent. Tantôt ce sont les signes d'une pléthore générale ou locale, les déviations et les substitutions anormales que nous avons déjà signalées; tantôt tous les accidens d'un système nerveux irritable mis en action. J'aurais à répéter ici ce que j'ai dit sur ce même sujet à l'occasion de la rétention chez la jeune fille. Tous les désordres dont j'ai tracé l'esquisse alors s'adaptent parfaitement à la suppression, je n'y reviendrai pas.

Enfin, que dire de la dysménorrhée? N'est-ce pas une presque suppression, une nuance dont les symptômes et les résultats doivent varier du plus au moins?

Je n'ai pas voulu faire l'énumération de toutes les maladies dont la fonction menstruelle pouvait être cause prédisposante ou occasionelle; il m'eût fallu passer en revue tout le cadre nosologique. J'ai eu dessein seulement de montrer en raccourci, et dans un seul tableau, les principales affections auxquelles, par suite d'une disposition inhérente à leur nature, la plus belle portion de l'humanité était soumise. J'aurais bien désiré parler, pour être plus complet, des effets de la menstruation cessante; mais si l'on considère que c'était l'influence de la fonction active que je m'étais proposé pour sujet, et qu'à cette époque tant redoutée des femmes, les règles n'ont pas à beaucoup près sur leurs maladies autant d'action qu'on l'a prétendu, on verra que, sans faire beaucoup de tort au cadre que j'avais à remplir, je pouvais les passer sous silence; d'ailleurs, si j'ai mal fait, j'aurai toujours la bienveillance de mes juges, bienveillance que j'invoque.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. (Sect. 1, aph. 1.)

II.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. (Sect. 2, aph. 46.)

III.

In acutis morbis extremarum partium frigus, malum. (Sect. 7, aph. 46.)

IV.

Quæ in morbis post crisim relinquuntur, recidivas facere solent. (Sect. 2, aph. 12.)

V.

Ad extremos morbos, summæ curationes, quoad rectitudinem, sunt optimæ. (Sect. 1, aph. 6.)

VI.

Non satietas, non fames, neque aliud quicquam bonum est, quod naturæ modum excedat. (Sect. 2, aph. 4.)